

## Parrain à toute épreuve

**Masatoshi Kumagai** Le chef yakuza tokyoïte est l'un des rares à témoigner dans un monde de l'ombre de plus en plus acculé par les autorités japonaises.



L'homme du jour, celui qui nous reçoit dans ses quartiers, Masatoshi Kumagai, n'est pas un enfant de chœur. Il aurait pu le devenir pourtant. Il a grandi près d'une église chrétienne à Sendai (nord-est du Japon), il est catholique. Une grande croix est accrochée à gauche de son bureau, de même qu'une fresque chrétienne. Il se rêvait policier, il est tout le contraire, yakuza. «Socho», chef d'un groupe, Himonya-ikka, affilié à l'un des plus grands clans du milieu, l'Inagawa-kai. C'est l'une des trois illustres entités que les autorités traquent et tentent d'anéantir par un durcissement législatif, surtout depuis 2009-2010. Face à des «ordonnances d'éradication», le milieu des yakuzas est en crise. «C'est une grande réussite du point de vue des autorités: notre nombre a fondu», confirme Kumagai. Officiellement, la police précise qu'ils sont passés de 78 600 fin 2010 à environ 28 300 fin 2019. Mais notre interlocuteur estime qu'ils sont désormais moins encore. Selon lui, ceux qui quittent n'ont pas de débouchés et trempent parfois dans des activités jugées pires encore, en si-phonnant l'argent des vieillards, une pratique qu'il ne goûte

guère. Pourtant, il ne détaille pas ses affaires. Il se contente de dire qu'il contrôle son territoire, ce qui a priori signifie faire payer restaurateurs et commerçants en échange d'une «protection» face aux groupes rivaux, mais pas seulement, car ce racket est devenu difficile.

Une partie de la figure de ce chef yakuza, bien placé dans la hiérarchie de l'Inagawa-kai, se dessine dans un film, *Young Yakuza*, réalisé par Jean-Pierre Limosin et présenté à Cannes en 2007. Kumagai a monté les marches, foulé le tapis rouge, il en tire une certaine fierté. Plus récem-

### LE PORTRAIT

ment, il se livre dans *Confessions d'un yakuza* (La Manufacture de livres), écrit sur la base d'entretiens par l'ex-journaliste et moine bouddhiste Tadashi Mukaidani. Pourtant, Kumagai reste encore un mystère, un cas singulier dans un monde de l'ombre, qui a mauvaise presse, que les autorités appellent tour à tour «gangs yakuza», «forces antisociales» ou encore «groupes violents». «Aucune de ces appellations ne convient», assure-t-il. Il n'empêche, on ne va pas sans appréhension à la rencontre d'un des plus importants représentants de la pègre

japonaise, même si au téléphone, l'accueil est chaleureux. Rendez-vous fixé, au QG du groupe, dans un quartier très familial et plutôt bien côté du cœur de Tokyo. L'immeuble se distingue des autres par sa couleur rougeâtre et une relative vétusté, en plus des types qui font le guet en bas et dont le style caricatural ne prête nullement à confusion. Plusieurs nous accompagnent dans les escaliers qui mènent au chef. Ils sont au moins une vingtaine à nous observer, trois ou quatre à chaque étage. Leur politesse excessive n'a rien à envier à celles des filles d'ascenseur des grands magasins. Ici, ce sont des hommes aussi qui nous servent thé et *wagashi* (petits gâteaux japonais) dans des tasses portant le blason de l'Inagawa-kai. Aucune femme. Kumagai aime à rappeler qu'il est le 11<sup>e</sup> de la lignée des *socho* de l'Himonya-ikka. «C'est comme pour les guildes d'acteurs de kabuki.» Il n'est pas fils biologique de yakuza, mais il n'en est pas moins héritier d'une maison d'adoption. «Mon père, lui, était fonctionnaire. On est trois frères. Moi, je suis le dernier, un peu délaissé.» Renvoyé du lycée, viré de chez lui, il débarque à 16 ans dans le quartier d'Oimachi à Tokyo, son actuel fief. Il comptait devenir policier, mais «à 17 ans, [il a] provoqué un fait divers». Il a planté un poignard dans le corps d'un rival. L'autre n'est pas mort, mais il était mal en point. «Je n'ai pas beaucoup réfléchi, je devais protéger le quartier. Sans cela, je serais peut-être devenu flic, ou j'aurais monté mon affaire, je n'en sais rien.» Et s'il lui a fallu des années pour officialiser sa plongée dans le milieu, désormais il est l'un des garants du *ninkyodo*, ce code d'honneur qui fixe leurs valeurs fondamentales et essentielles, celles qui tendraient selon lui à s'effilo-cher.

Ce chef au costume et à la montre tape-à-l'œil se lève tous les matins entre 3 h 50 et 4 h 30. Il marche une heure et se plonge dans un bain, où il pense. Il ne cesse d'analyser: ses faits et gestes, ses rencontres surtout. «J'ai un complexe. Je n'ai aucune scolarité à revendiquer, je n'ai rien appris à l'école, je suis parti de rien, je n'ai aucun patrimoine, et du coup, pour moi, il n'y a que les gens, les liens. J'étais un enfant curieux, je me suis concentré sur les relations humaines, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, en me disant: "Tiens, il y a des gens comme ci ou comme ça".» «Il ne blâme jamais personne, jamais les circonstances, il se sent responsable de ce qui lui arrive, en bien comme en mal», décrypte Mukaidani. Si un de ses subordonnés faute, se fait la malle, il se demande ce que lui-même n'a pas réussi. Il s'est aussi longuement interrogé sur ce qu'être un chef signifie. C'est posséder ce supplément d'âme ou de posture que l'on n'a pas à dégaîner à chaque fois pour être écouté. Ce n'est pas un tendre non plus. L'obligation première, pour lui et les autres? «Se perfectionner», à leur façon. «Les deux tiers de mes gars, s'ils n'étaient pas ici, auraient mal tourné, dit-il, sérieusement. Ils arrivent, ils n'ont pas de morale, pas de manières, ils apprennent.» Il ressemble un peu aux patrons paternalistes nippons d'après-guerre. La crise actuelle du secteur? «Elle nous oblige à réfléchir, à changer.» Il y a moins de yakuzas, mais ceux qui restent sont vrais, juge-t-il. Son monde agit en partie dans l'illégalité, mais a ses propres règles. Ils sortent parfois de l'ombre, lors des catastrophes naturelles, en faisant acte de charité, en 1995, lors du séisme de Kobe (fief du clan Yamaguchi) ou en 2011 au moment du tsunami, dans le nord-est, d'où il est originaire. «Si je n'avais pas été yakuza, mais simple salarié, je n'aurais pas pu faire fabriquer rapidement 300 futons en Corée du Sud ni livrer plus de 5 000 parts de nouilles instantanées et autres vivres dans les premiers jours suivant le tsunami.»

Au quotidien, la violence n'est pas absente: il y a parfois des bagarres, des règlements de comptes, des descentes de flics, des gars interpellés: «Nous avons un territoire à défendre, même si fondamentalement nous sommes pacifistes.» Fiché «yakuza», il est privé de nombre de droits (compte en banque) mais se balade librement dans la rue, «en respectant les feux piétons», au vu et au su des policiers du quartier. Pour les JO, prévu au Japon, il promet une «trêve entre clans». Pas question de montrer la face sombre du Japon au reste du monde. ▶

**1961** Naissance.

**1978** Blesse un rival. Suit une plongée dans le milieu.

**2000** Devient un des plus jeunes gradés du clan Inagawa-kai.

**2006** Est rétrogradé après des querelles de succession.

**2018** Revenu en grâce, devient membre du bureau exécutif du clan Inagawa-kai.